

abraCOBRAdra

Freischwebende Farbwelten

Die europäische Avantgarde-Gruppe "Cobra" schuf Kunst frei von dogmatischen Einflüssen. In Brüssel sind zur Zeit 80 Werke von einem Dutzend Künstler zu sehen.

Als nach dem Ende des zweiten Weltkriegs, wie von den Nationalsozialisten ange droht, Europa in Scherben lag, hatte sich zeitbedingt auch die zivilisatorische Erziehung des Menschengeschlechts als illusorisch erwiesen. Dem Aufschwung der ökonomischen Sektoren, eine begleitende Nacherscheinung von Kriegen, stand eine existentielle Sinnkrise gegenüber, geprägt von einem tiefen Misstrauen gegen den Ausschließlichkeitscharakter von Dogmen. Das war auf jeden Fall die Haltung der kritischsten Zeitgeister, und sie reichte bis in die avantgardistischen Kunstbemühungen hinein, die sich in zwei von Frankreich ausgehenden Strömungen unterteilten: den Surrealismus und die abstrakte Malerei.

Ob Cobra auch der Versuch war, sich von kunsttheoretischen Vorgaben aus Frankreich frei zu machen, lässt sich heute nicht genau sagen. In einem am 8. November 1948 veröffentlichten Manifest, das von Künstlern aus Belgien (Dotremont, Noiret), Dänemark (Jorn) und den Niederlanden (Appel, Constant, Corneille) unterzeichnet war, hieß es programmatisch: "Nous voyons comme le seul chemin pour continuer l'activité internationale une collaboration organique expé-

mentale qui évite toute théorie stérile et dogmatique." Die neue Gruppe nannte sich nach den Anfangsbuchstaben der Städte, in denen sie ihre Aktivitäten entfaltete, Cobra (Copenhagen, Bruxelles, Amsterdam). Nur drei Jahre später, während einer Gemeinschaftsausstellung in Lüttich, löste Cobra sich wieder auf. Aber dazwischen lagen fünfzehn Kollektiv- und Dutzende von Einzelausstellungen, und aber tausende von Arbeiten eingeschworener Individualisten, die in ihrer experimentellen Heterogenität nichts anderes verband als die spielerische Lust an Kreativität. Avantgarde- und Volkskunst gingen hier eine recht einmalige Beziehung miteinander ein.

Zum ersten Mal

Die "art media"-Galerie im Hôtel Wielemans - ein chef d'oeuvre des namhaften Brüsseler Art-Déco-Architekten Victor Hortha - zeigt jetzt etwa achtzig Kunstwerke von einem Dutzend Künstler der Cobra-Gruppe. Der größte Teil der Exponate kommt aus Privatsammlungen und ist deshalb hier zum ersten Mal einer breiten Öffentlichkeit zugänglich.

Pierre Alechinsky, der kompositorische und grafische Stilelemente aus Comic-Streifen in seinen Akryl- und

Tuschmalereien integriert, ist mit vier großformatigen Werken vertreten, darunter das mit Christian Dotremont zusammen geschaffene Bild "Ondes extrêmes". Dotremont als Cheftheoretiker von Cobra und seinen "Logogrammen", in denen japanische, chinesische, arabische und indische Kalligrafiezitate einmal streng,

einmal tänzelnd angeordnet sind, räumt die Ausstellung breiten Platz ein. Mit seiner Paraphrase von Shakespeare "Il y a plus de choses dans la terre d'un tableau que dans le ciel de la théorie esthétique" hat er Cobra in seiner kreativen Vielfalt wohl am treffendsten definiert.

Der bekannteste Exponent von Cobra ist, abgesehen von Alechinsky, der Niederländer Karel Appel, der sich neben seinen semi-figurativen Bildern wie dem Diptychon "Mann, Frau" auch dem abstrakten Expressionismus mit

seinen turbulenten, fast freischwebenden Farbwelten annähert. Seine Keramik "Portrait von Goya" mit dem verzerrten Kindergesicht ist auch ein Beispiel für den ironischen Blick, den manche Cobra-Künstler der Welt entgegen hielten. Und der in Henry Heerups Holzskulptur "Le Christ couronné d'épines" schon fast blasphemische Züge annimmt.

Jhos Levy

Die Ausstellung, deren Erlös einem gemeinsamen Projekt für Knochenmarktransplantation der "Hadassah Medical Organization" in Jerusalem und des "Centre du Cancer" in Brüssel zugute kommt, hat wochentags (außer montags) täglich von 10 bis 18 Uhr geöffnet und dauert noch bis zum 28. Januar. Die Galerie befindet sich in der Defacqzstraat auf Nummer 14.



Ein "Photogram" von Serge Vandercam, 1952 - s/w Fotografie, 36/26,6 cm

(Collection de la Communauté française de Belgique, Musée de la Photographie, Charleroi)

CINÉMA

Il sentait bon le sable chaud

Le couple Lhermitte-Timsit reprend du service, trois ans après "Un Indien dans la Ville", avec l'espoir de pulvériser le record d'entrées de leur premier duo.

Tout est parti d'une première écriture de Thierry Lhermitte à propos d'une légende polynésienne purement fictive. Alain Corneau, qui avait envie de mettre en scène une comédie, revoit et corrige avec son équipe le scénario du "Prince du Pacifique". Mais le hic dans cette histoire, c'est que le label "comédie" ne provoque aucun éclat de rire. Pire encore, pas même l'ombre d'un sourire. On pourrait aller jusqu'à dire que

si sourire il y a, il est uniquement moqueur ou alors il est nerveux tant l'histoire est ridicule. Thierry Lhermitte a une diction académique avec récitation des dialogues sans nuance dans les tons, Patrick Timsit nous la joue à la manière du bossu de Notre Dame avec un ton monocorde. Seul François Berléant nous procure le plaisir d'un jeu parfait dans le rôle du méchant commandant, hystérique et cruel. A chaque fois qu'il apparaît

dans une scène, c'est avec un grand plaisir qu'on l'accueille. Cependant, même si on veut prendre son personnage au second degré, on ne parvient pas à rire de ses mimiques car sa cruauté envers les indigènes et même ses congénères est telle que notre conscience nous interdit le rire. On ne va pas relancer le débat "peut-on rire de tout?", mais il y a quand même des limites. En effet, y a-t-il de quoi rire d'un homme qui s'amuse à tirer sur tout ce qui bouge ou qui maltraite des hommes, des femmes sans défense et des enfants innocents? L'unique moment où l'on pourrait s'esclaffer, c'est lors des "pouilles" que fait l'aide de camp au Commandant lorsque ce

dernier est énérvé. Mais à chaque fois, une scène cruelle précède ce moment et par conséquent, l'envie de rire disparaît.

On se dit alors que "Le Prince du Pacifique" est plutôt un film d'aventure qu'une comédie. Mais dans ce cas de figure, le bât blesse également. C'est vrai qu'au départ on aurait tendance à parler de film d'aventure puisque "Le Prince du Pacifique" nous raconte l'histoire du Capitaine Alfred de Morsac, héros des tranchées lors de la guerre de 14, qui débarque sur l'île de Fenua Poerava afin de former un bataillon de Tirailleurs Océaniens, en d'autres termes de la chair à canon.

Un film sans fin

Arrivé sur l'île, il gagnera l'amitié d'un enfant qui voit en lui le "Tefa'aora", le libérateur de son peuple victime de l'oppression imposée par le Commandant Lefèvre. Malgré cette légende tahitienne, le jeune Reia croit dur comme fer au Capitaine et à Morsac, un escroc qui a préféré rejoindre la grande muette plutôt que de croupir vingt ans au bagne. Mais sans connaître exactement les tenants et les aboutissants de cette légende, le Capitaine et Morsac vont se re-

trouver dans de bien mauvais draps.

Il est clair qu'en reprenant le duo de choc du film d'Hervé Palud ainsi qu'un enfant au centre de l'histoire, les intentions étaient de faire un nouveau carton. Seulement, le scénario a été bâclé, le film ne dure que 180 minutes et pourtant on a l'impression qu'il n'en finira jamais. Les acteurs courent dans tous les sens sans pour autant nous offrir des scènes concrètes. A chaque fois, on revient au même point de départ: un long travelling sur la mer ou une vue plongeante sur la mer, sans oublier au passage les déconcertants clichés de coucher de soleil. Et dire que le réalisateur qui nous offre ce spectacle si désolant s'appelle Alain Corneau!

Thibaut Demeyer

Au Ciné Utopoïlis



Tiens, on dirait "Un Indien dans la ville". Mais non! Patrick Timsit et Thierry Lhermitte rejouent la paire ici pour "Le Prince du Pacifique".